

«Race», «genre» et...tours de passe-passe biologiques

Ce texte fait suite à la traduction du compte rendu d'un livre («Des limites de “ l'intersectionnalité ” : *Grèves de femmes. Lutttes et stratégie des travailleuses d'Asie du Sud. De Grunwick à Gate Gourmet*»), compte rendu écrit par les camarades du collectif Angry Workers of the World. Leur article est intéressant et utile parce qu'il est écrit par des militants engagés dans la lutte de classe, en clair qui bossent dans des entreprises et ne pérorent pas pendant des heures dans des cafés (ou des pubs puisqu'ils militent en Angleterre) ou pire sur Internet. Mais il a aussi des limites parce qu'il utilise le langage à la mode chez les universitaires, notamment des mots comme «race» (prétendument sociale !) et «genre», dont l'usage est peu convaincant pour comprendre la société actuelle et même les sociétés passées.

Non à la race, même sociale, même entre guillemets !

Pourquoi appeler les Européens des «Blancs», et les Asiatiques, les Africains ou les Antillais des «non Blancs», des «personnes de couleur¹» ou des «Noirs» (voire des «Blacks»... en français ou des «Brown» en anglais – littéralement des «Marrons» !) si l'on veut vraiment se débarrasser du vocabulaire racial et raciste qui nous formate depuis plus des siècles ?

Parler sans cesse de race, même avec des guillemets, n'est-ce pas justement renforcer des images mentales fondées sur des phénotypes à l'origine de discriminations raciales pluriséculaires (antérieures au capitalisme, n'en déplaie aux marxistes) ? Ces stéréotypes sont toujours actifs et étroitement liés à ces phénotypes (réels ou bricolés), mais aussi à de pseudo-théories biologiques et racistes depuis le XIX^e siècle. On doit dénoncer le racisme, y compris le racisme institutionnel², sans avoir recours en permanence au vocabulaire racial. J'ai déjà abordé la question de la «racialisation des questions sociales» et des prétendues «races sociales» dans d'autres textes (cf. bibliographie p. 15) donc je n'y reviendrai pas en détail.

Depuis environ 2005, nous avons pu voir l'effet néfaste de cette importation en France de concepts anglo-saxons hérités notamment du mouvement des droits civiques et du bouillonnement d'idées et de pratiques radicales dans les années 60 et 70 (Black Panther Party et Ligue révolutionnaire des ouvriers noirs, mais aussi Big Flame³ au Royaume uni), mais aussi des travaux d'intellectuels français comme Gilles Deleuze, Felix Guattari et Jacques Derrida qui connurent un grand succès dans certaines universités américaines enseignant la littérature, les «études de genre», ou les «études culturelles»⁴.

¹ Comme si le blanc n'était pas une couleur ! Considérer qu'il existe des « gens de couleur » c'est poser le blanc à la fois comme neutre (donc supérieur) et comme la mesure de toutes les autres... couleurs ! Difficile de trouver, chez des militants radicaux et antiracistes, un meilleur exemple de ce que l'on appelle en anglais la «*colour-blindedness*» (littéralement «le fait de ne pas voir les couleurs» donc de nier l'existence du racisme, notamment du racisme institutionnel)!

² En France on a tendance à confondre racisme institutionnel et racisme d'Etat.

³ Cf. <https://bigflameuk.wordpress.com/about/> et en particulier : <https://bigflameuk.wordpress.com/tag/anti-racism/>.

⁴ Pour expliquer le succès des théories sur le «genre» Eric Fassin souligne avec raison que les universités américaines sont un marché et donc beaucoup plus susceptibles d'être attirées par la nouveauté et les modes intellectuelles – pour le meilleur et surtout pour le pire, ajouterai-je. «Le genre

En France, depuis la diffusion de ces théories, les «non-Blancs» ne sont ni davantage ni mieux organisés. Ils n'obtiennent pas de meilleurs emplois ou une meilleure éducation ou un meilleur accès à la santé. Une minorité de petits-bourgeois⁵ d'origine non européenne, bloqués par le plafond de verre qui limite leur entrée dans les grands médias, les hautes sphères de l'économie et de la politique, et la classe bourgeoise traditionnelle, ont construit un champ de recherche à l'Université ou créé des organisations spécifiques (CRAN, PIR, etc.) minuscules en nombre mais douées pour le lobbying dans le champ médiatique et culturel.

Comme ce champ promeut le fractionnement de la société capitaliste en de multiples minorités et identités qui sont autant de marchés potentiels, ils arrivent à jouir d'une influence idéologique disproportionnée.

Ces groupes petits-bourgeois ne luttent que pour eux-mêmes, pas même pour l'égalité totale des droits démocratiques des travailleurs d'origine non européenne présents en France. Ils ont certes imposé leurs concepts dans les universités de sciences humaines et aux médias influencés par la gauche culturelle ou libérale (les radios d'Etat et l'administration française, notamment celle de l'Education nationale, sous l'influence également des institutions internationales, type UNESCO, ONU, etc.) mais ils ont laissé les travailleurs asiatiques, nord-africains, africains et turcs dans leur isolement et leur misère.

Notons que, au moment où les coordinations de «sans papiers» étaient les plus puissantes, y compris parmi les travailleurs chinois, au début des années 90, les théories identitaires et raciales étaient peu répandues dans l'intelligentsia de gauche ou gauchiste... et les coordinations ne s'en portaient pas plus mal !

Le genre : un concept aux origines douteuses

Mes réserves sont de même nature pour le concept de «genre», même si les conséquences semblent moins graves et nocives que pour l'usage systématique et la réhabilitation de la notion de race (fut-elle «sociale») par la gauche. Les universitaires aiment s'amuser avec de nouveaux mots, et croient se la jouer «scientifique» en utilisant un jargon incompréhensible pour le commun des mortels. Je n'ai nulle raison de les priver de ces petits plaisirs innocents ; par contre, je n'apprécie pas du tout que le langage ou les écrits des militants et militantes «radicaux» soient pollués par ces modes aussi élitistes qu'éphémères.

Le concept de genre (*gender* en anglais), au départ, n'avait rien à voir avec le féminisme, fut-il «socialiste⁶». Il a été inventé en 1955 par un psychologue/sexologue, John Money, qui s'intéressait aux

aux États-Unis et en France» *Agora débats/jeunesses*, n° 41, 2006, https://www.persee.fr/doc/agora_1268-5666_2006_num_41_1_2280

⁵ La petite bourgeoisie salariée (ce que l'on appelle aujourd'hui pudiquement les «classes moyennes») est une classe qui, comme la petite bourgeoisie traditionnelle (artisans, commerçants) oscille entre sa peur de tomber dans le prolétariat, peur qui s'accompagne souvent d'une empathie partielle pour les couches populaires (quand ses membres vivent par choix, ou plus fréquemment par obligation, dans des quartiers populaires ; ou quand eux-mêmes sont issus directement du prolétariat) et son désir d'ascension sociale vers la bourgeoisie. En période de crise sociale grave, la petite bourgeoisie peut basculer vers l'extrême droite ou vers l'extrême gauche... De surcroît, de par sa formation universitaire, cette classe possède des atouts importants pour grimper dans l'échelle sociale, que ce soit dans l'administration étatique, dans les ONG et les associations (humanitaires ou pas), ou dans la gestion des entreprises.

⁶ Les auteures du *socialist feminism* sont pratiquement inconnues en France. Pour en avoir un petit aperçu, on lira *Féminisme et révolution* de Sheila Rowbotham, Payot, 1974. Et une petite bibliographie en anglais est disponible ici : <https://www.cddc.vt.edu/feminism/soc.html>.

problèmes psychologiques des personnes hermaphrodites⁷ et par un psychiatre John Stoller qui s'intéressait aux transsexuels*⁸. La solution préconisée par Money était radicale et ne s'appliqua pas seulement à des personnes ayant de gros problèmes psychologiques à cause de leur sexe biologique. En effet, Money et ses collègues se battirent pour imposer l'idée que la période critique pour fixer le sexe psychologique (le «genre») d'un individu était entre 18 mois et deux ans et demi.

Cette politique eut parfois des effets catastrophiques : dans le cas de deux jumeaux masculins, dont l'un eut un pénis mutilé suite à une circoncision ratée à 8 mois, Money obligea les parents à cacher la réalité biologique à leurs enfants. L'un d'eux (Bruce) devint donc arbitrairement une «fille» (Brenda) à grands renforts d'opérations et de traitements hormonaux lourds pendant douze ans. Money se servit à profusion de cet «exemple» pour valider ses théories dans de nombreuses publications. Or, Brenda se rebella à 14 ans contre l'«identité de genre*» et les manipulations chimiques et chirurgicales que Money lui avait imposées. Il se rebella et voulut être un garçon, et redevint Bruce. Les deux jumeaux moururent à 29 ans (Bruce se suicida peu après la mort de son jumeau par overdose) et les parents rendirent Money responsable de ce suicide. Si la notice Wikipedia en anglais sur John Money relate honnêtement les critiques adressées aux milliers d'expériences chirurgicales suscitées par les théories de Money and Co., Wikipedia en français les dissimule⁹ et «omet» de citer les thèses du même Money qui établit une subtile différence entre la «pédophilie affective» et la «pédophilie sexuelle»...

Le choix du terme *gender* en anglais n'était pas du tout innocent dans les années 50 aux Etats-Unis. **John Money voulait surtout éviter d'employer le mot sexe** (par exemple, il aurait pu souligner la différence entre le «sexe biologique» et le «sexe social») pour ne choquer personne dans l'Amérique puritaine de cette période.

Au début des années 70, certaines féministes anglosaxonnes¹⁰ reprirent donc ce terme élaboré par Money pour élargir son contenu et ses objectifs. Issu des sciences humaines, ce concept est une simple hypothèse dont la validité «scientifique» n'atteindra jamais la fiabilité des concepts utilisés dans les

⁷ Selon SOS-Homophobie «Une personne hermaphrodite (on préfère aujourd'hui parler de "personne intersexuée") présente des caractéristiques physiques, génétiques et/ou hormonales qui ne sont pas exclusivement mâles ou exclusivement femelles, mais qui appartiennent soit typiquement aux deux, soit à aucun des deux.»

⁸ Les termes suivis d'un astérisque renvoient aux [Définitions sur la diversité sexuelle et de genre](https://interligne.co/faq/que-signifie-le-terme-allosexuel-queer/) qu'on trouve sur ce site <https://interligne.co/faq/que-signifie-le-terme-allosexuel-queer/> si on clique sur le fichier Définitions.....

⁹ L'information est pourtant aisément disponible en français y compris dans *Libération* : https://next.liberation.fr/vous/2015/01/22/bruce-brenda-malgre-lui_1186465. Mais il est vrai que Eric Fassin pratique la même dissimulation dans son article comparatif sur le genre en France et aux Etats-Unis (*op. cit.*). Il va plus loin dans «l'omission» puisqu'il cite Robert Stoller et pas John Money, qui en est pourtant l'inventeur. Michal Raz, professeur en biologie du développement et de la reproduction, dissimule également les polémiques autour des dégâts provoqués par la «thérapie comportementale» et les injonctions chirurgicales de John Money, mais au moins il ne cache pas son nom. (cf. «La réception ambiguë du terme de genre dans la gestion médicale de l'intersexuation en France (1955-1975)», *Emulations* n° 15, 2015, disponible en ligne).

¹⁰ La première étant apparemment la sociologue Ann Oakley dans *Sex, Gender and Society*, 1972. Selon Oakley, Selon Oakley, «le mot "sexe" fait référence aux différences biologiques entre hommes et femmes: la différence visible entre leurs organes génitaux et la différence correspondante entre leurs fonctions de reproduction. Le "genre" est une question de culture: il fait référence à la classification sociale en "masculin et féminin".» On trouvera un petit résumé de ce livre dans l'article de Pinar Ferry, «Ann Oakley, *Sex, Gender and Society*», *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2015, <https://journals.openedition.org/lectures/19627>. Mais les «controverses» autour des théories de John Money sont évoquées de façon cryptée...

sciences dures. On comprend pourquoi les partisans de cette notion fragile utilisent toutes sortes de techniques d'intimidation pour l'imposer : en clair, si tu n'acceptes pas d'employer systématiquement ce mot et ses dérivés («genrés»), si tu ne «genrises» pas l'orthographe et la grammaire, tu es forcément un complice du patriarcat (si tu es une femme) et un machiste-sexiste (si tu es un homme).

Exactement comme beaucoup de militants marxistes ou léninistes ont toujours raisonné de façon binaire : soit tu es d'accord avec ma vision du monde capitaliste et du socialisme (ou du communisme) ; soit tu es (au choix) un petit bourgeois, un agent du patron, un flic, un espion américain, un agent du Mossad, un sioniste, etc.

Au XXI^e siècle, les intellectuels marxistes français (dont les prédécesseurs croyaient encore récemment en la scientificité du matérialisme historique et du matérialisme dialectique, comme en témoigne la renommée dont bénéficia la Science des Sciences proposée par le marxiste structuraliste Althusser¹¹) ont sauté sur le terme de «genre» – avec un temps de retard il est vrai.

De toute façon, les intellectuels gaulois ont toujours eu du mal à lire d'autres langues que le français, et ceux de gauche préférèrent pendant des décennies se gaver des traductions du nazi Heidegger et des écrits philosophiques de Jean-Paul Sartre, compagnon de route du stalinisme puis du maoïsme. Après le freudo-marxisme (censé prouver que le marxisme pouvait intégrer les acquis de la psychanalyse et rester la Théorie – ou au moins la Méthode – qui permet de tout expliquer), est apparu le «féminisme marxiste» et désormais le «féminisme intersectionnel», souvent à tonalité marxisante ; il a lui aussi la prétention de rendre compte de toutes les formes d'exploitation et de domination, comme ses prédécesseurs. Méfions-nous cependant des militantes ou des militants qui propagent des dogmes au nom de la lutte contre les... «normes» ! Ce sont en réalité de sacrés normalisateurs en matière idéologique, et même en matière de mœurs puisqu'ils ont décidé que l'ennemi principal n'était pas le Capital mais l'Hétéro (surtout s'il est «blanc») et «l'hétéronormativité*» !

En effet, l'apologie des *queer** et le discours qui se prétend anti-normatif et cible l'«hétérosexualité*», assimilée à une forme de domination, vont dans le sens de ce que le site politiquement correct Interligne appelle une «*autoreprésentation contestataire*», fondée sur l'idée (à peine camouflée) d'une **supériorité** des pratiques non hétérosexuelles, plus favorables, selon ces théories, à «*l'autodétermination et à la libération*». Dans les années 60, les «homosexuels et lesbiennes révolutionnaires» prétendaient que le capitalisme et l'Etat ne pourrait jamais les accepter. Désormais, le processus d'intégration est en marche à l'échelle internationale, donc, les nouveaux héros sont les *queer**.

Mais cette nouvelle avant-garde a considérablement revu ses prétentions à la baisse par rapport au FHAR et à sa mouvance. Plus question de vouloir abattre le Capital et l'Etat, la «libération» personnelle suffira...

«**Trouble dans le genre**» ou **confusion généralisée** ?

La notion de genre part d'une hypothèse contestable : les différences biologiques entre les hommes et les femmes n'auraient qu'une importance secondaire, elles n'auraient aucun rôle social déterminant. Seuls les discours idéologiques construits sur la différence sexuelle auraient une réalité et devraient donc être «déconstruits» pour être remplacés par des discours prétendument libérateurs. On retrouve sensiblement les mêmes positions chez le psychiatre Robert Stoller qui reprit le concept de «genre» dans les années 60, la députée socialiste Julie Sommaruga, le sociologue Eric Fassin ou la philosophe Judith Butler.

¹¹ Louis Althusser (1918-1990), philosophe du PCF et enseignant à l'Ecole normale. Il influença d'abord une génération de jeunes étudiants staliniens devenus maoïstes, puis plus largement toutes sortes de marxistes universitaires dans différents pays.

Florilège

Robert Stoller : *«Les aspects de la sexualité que l'on appelle le genre sont essentiellement déterminés par la culture, c'est-à-dire, appris après la naissance¹².»*

Julie Sommaruga : *«l'idée de substituer à des catégories comme le sexe ou les différences sexuelles, qui renvoient à la biologie, le concept de genre qui lui, au contraire, montre que les différences entre les hommes et les femmes ne sont pas fondées sur la nature, mais sont historiquement construites et socialement reproduites¹³.»*

Eric Fassin : *«Etre une femme, ou un homme du reste, n'est pas un fait de nature mais de culture.¹⁴»*

Judith Butler : *«Quelqu'un peut affirmer que certains corps vont chez le gynécologue pour certains types d'examen et d'autres corps n'y vont pas. Je ne peux qu'approuver ce constat. Mais la véritable question est autre : dans quelle mesure un corps est-il défini par sa capacité à accueillir une grossesse ? Pourquoi ce corps est-il défini par la grossesse ? On peut répondre : c'est parce qu'une personne appartient à un sexe donné qu'elle va consulter un gynécologue qui établira si elle peut tomber enceinte ; et on peut aussi dire que le fait d'aller consulter un gynécologue est la production même du "sexe" – mais, dans les deux cas, c'est la question de la grossesse qui conditionne ici toute la pratique institutionnelle¹⁵.»*

Ce type d'attitude idéologique conduit, en déployant un raisonnement alambiqué comme le fait Judith Butler, à proférer des absurdités (la compétence d'un gynécologue s'arrête-t-elle à la grossesse ? De plus, on peut inverser sa question absurde : si le gynécologue «produit» le sexe féminin, quel type de médecin détermine-t-il le sexe masculin ?). Grâce aux multiples contradictions générées par cette attitude, à tout moment, de manière subreptice ou assumée, le biologique que l'on chasse bruyamment par la porte revient discrètement par la fenêtre.

Cette idéologie repose à la fois sur : une dichotomie artificielle entre nature et culture (alors qu'elles sont indivisibles et évoluent ensemble) ; la volonté de supprimer magiquement les contradictions entre ces deux dimensions ; une incapacité à penser ces contradictions.

HUIT REMARQUES

A PROPOS DES CONTRADICTIONS INEXTRICABLES DU «GENRE»

1) le terme de «féminisme» n'a guère de sens, du moins si l'on défend la célèbre proposition de Simone de Beauvoir selon laquelle «On ne naît pas femme, on le devient.» Si l'on prend cette hypothèse au sérieux, à la naissance, les êtres humains seraient tous d'un sexe «neutre» (c'est d'ailleurs la revendication de nombreuses féministes à travers le monde). On tente de nous persuader que l'évolution biologique des êtres humains aurait été déterminée (dans le passé) par la seule volonté des hommes et des femmes – et pourrait l'être dans l'avenir. Ainsi ils pourraient devenir, du moins si les

¹² Cité dans Michal Raz «La réception ambiguë du terme de genre dans la gestion médicale de l'intersexuation en France (1955-1975)», https://ojs.uclouvain.be/index.php/emulations/issue/view/15_construction_sexualite

¹³ Intervention à la Commission des affaires culturelles de l'Assemblée nationale le 28 février 2013, cité dans *L'Express* du 4 février 2014. https://www.lexpress.fr/actualite/societe/theorie-du-genre-un-debat-qui-derange_1320220.html

¹⁴ «Le genre aux États-Unis et en France» *Agora débats/jeunesses*, n° 41, 2006, https://www.persee.fr/doc/agora_1268-5666_2006_num_41_1_2280

¹⁵ <https://www.radicalphilosophy.com/interview/judith-butler>.

normes dites «patriarcales» ne les «formataient» pas, au gré de leurs désirs, hommes, femmes, ou «neutres» et adopter chacune des orientations sexuelles qui sont désignées sous les initiales LGBTQIA+ : lesbiennes*, gays*, bi*, trans*, queer*, intersexes*, asexuels¹⁶, et, cerise sur le gâteau, les «+» c'est-à-dire tous les autres¹⁷. Bref quasiment toute l'humanité ne serait pas hétérosexuelle...

Mais **pourquoi invoquer le terme «féminisme» si la femme n'existe pas** ? si elle n'est qu'une «figure» du discours sexiste ? s'il s'agit seulement d'une «norme culturelle» et non pas d'une réalité biologique importante ?

Pourquoi invoquer le féminisme, si l'on pense que *«les lesbiennes ne sont pas des femmes ; [...] “lesbienne” est le seul concept [...] qui soit au-delà des catégories de sexe (femme et homme) parce que le sujet désigné (lesbienne) n'est pas une femme, ni économiquement, ni politiquement, ni idéologiquement¹⁸»* (Monique Wittig, *La pensée straight*, 1979). Ce qu'Eric Fassin formule en ces termes : *«Pour Monique Wittig, la lesbienne n'est pas une femme puisqu'elle ne se conforme pas aux exigences de la matrice hétérosexuelle qui définit la féminité¹⁹»*.

2) Que désigne le mot féminicide sinon les femmes biologiques ?

Comme l'indique le dictionnaire Robert, ce terme désigne *«le meurtre d'une femme, d'une fille, en raison de son sexe»*. Il s'agit d'une des causes fondamentales mises en avant, avec raison, par les féministes et qui concerne toute l'humanité – pas simplement les femmes. **La lutte contre le féminicide est absolument vitale**. Mais où donc intervient le «genre» dans ces crimes commis par des hommes, quel que soit leur prétendue «identité de genre» ou leur «orientation sexuelle» contre des femmes – quel que soit leur «genre» ?

Il en est de même pour la question du viol – qui a tout à voir avec le sexe masculin et rien avec un genre masculin imaginaire...

3) Chaque fois que l'on aborde des discriminations concrètes dont est victime le prétendu «genre» féminin, le biologique revient au galop, même chez des «féministes intersectionnelles» comme S. Anitha, R. Pearson et M. McDowell.

Ainsi dans leur article²⁰ qui résume le livre écrit par S. Anitha et R. Pearson, elles écrivent : *«D'autres recherches menées sur les ouvrières dans divers secteurs (fabrication, chaînes de montage, horticulture) ont prouvé que l'accès des femmes aux toilettes est une stratégie fréquente, fondée sur le genre, qui est rarement déployée avec les travailleurs de sexe masculin qui ont plus d'autonomie en matière de mobilité physique et des besoins ayant une base biologique différente.»*

¹⁶ Cf. Ceux qui ne seraient pas familiers avec les implications politiques de ce vocabulaire pourront se reporter aux définitions sur ce site <https://interligne.co/faq/que-signifie-le-terme-allosexuel-queer/>.

¹⁷ Mais l'avenir nous réserve sans doute des surprises puisque *«Aux Etats-Unis, le sigle le plus long est LGBTTQQIAAP : lesbian, gay, bisexual, transgender, transexual, queer, questioning (des personnes qui se questionnent sur leur sexualité), intersex, asexual, allies (les alliés hétérosexuels de la cause), pansexuels (qui revendiquent une attirance pour n'importe quel genre). On voit parfois aussi en anglais apparaître un O, pour «other» (les autres).»* (Guillaume Lecaplain, «Mais ça veut dire quoi, LGBTQIA+ ?», *Libération* du 25 janvier 2018).

¹⁸ Cité par Natacha Chetcuti, «De “On ne naît pas femme” à “On n'est pas femme”. De Simone de Beauvoir à Monique Wittig», *Genre, sexualité et société*, n° 1, printemps 2009, <https://journals.openedition.org/gss/477>.

¹⁹ «Trouble genre», préface à *Trouble dans le genre* de Judith Butler, La découverte, 2005.

²⁰ «From Grunwick to Gate Gourmet: South Asian Women's Industrial Activism and the Role of Trade Unions», Sundari Anitha, Ruth Pearson et Linda McDowell, *French Journal of British Studies*, XXIII-1, 2018. <https://journals.openedition.org/rfcb/1790>

Même si elles évoquent une «*stratégie fondée sur le genre*», quand elles évoquent les «*besoins ayant une base biologique différente*» selon que l'on est un travailleur ou une travailleuse, elles sont obligées de revenir à des déterminations biologiques.

De même dans une série d'articles publiés dans *Le Monde* à propos de la «*précarité menstruelle*²¹» sur différents continents, on voit que le concept de genre n'a guère d'utilité si l'on souhaite étudier et dénoncer cet aspect important des discriminations dont les femmes sont l'objet. Pour dénoncer la «*précarité menstruelle*» et tous ses effets négatifs dans la famille, à l'école, au travail, voire dans l'espace public, il faut partir d'un fait **biologique** concret : les femmes ont des règles pendant des dizaines d'années, jamais les hommes.

Cette différence biologique repose sur une base **matérielle**, pas simplement sur des «discours» machistes ou sexistes qu'il suffirait de «déconstruire», ou sur un «patriarcat» plurimillénaire.

4) **Fondements matériels et objectifs de la non-mixité ?**

Sur quels critères matériels (sinon biologiques) autorise-t-on, ou interdit-on, l'accès à des vestiaires ou à des toilettes²², ou organise-t-on des réunions «non mixtes» ? Sur les seuls «discours» des personnes concernées ? En réalité, **le genre disparaît toujours pour faire place au sexe biologique**.

Ce qui peut apparaître séduisant, voire radical, dans le ciel éthéré de la recherche universitaire, ou dans de petits cercles refermés sur eux-mêmes, a des conséquences pratiques catastrophiques comme les Etats-Unis nous en donnent fréquemment l'exemple.

5) Il en est de même pour ce que des féministes ont choisi d'appeler les «**droits reproductifs**» et non le droit à l'avortement et à la contraception. Ce nouveau terme est très ambigu, parce qu'il peut être compris comme le droit de n'importe quel individu à se reproduire. Mais il est cohérent avec la négation du fait biologique élémentaire qui institue la différence sexuelle originelle entre les hommes et les femmes.

Néanmoins, on ne voit pas pourquoi toutes les femmes et tous les hommes sur cette terre devraient bénéficier d'un «droit» à se reproduire, quelles que soient les circonstances²³. Le choix d'avoir un enfant n'est pas un simple «droit» individuel et privé, mais un choix existentiel, personnel mais aussi **social** qui entraîne des responsabilités pour toute une vie.

On remarquera que ce sont fréquemment les mêmes qui réclament un droit absolu à la reproduction **par tous les moyens techniques disponibles** et qui, en même temps, dénoncent les effets de l'idéologie du progrès dans le domaine des biotechnologies et considèrent que la recherche médicale actuelle devrait être davantage contrôlée sur le plan éthique. Ce sont souvent les mêmes qui proclament que la planète (la «Terre Mère») est trop peuplée et que ses ressources matérielles ne peuvent nourrir toute l'humanité... «Protéger la planète» pour beaucoup de féministes écologistes est en réalité synonyme d'une restriction du fameux droit de se reproduire pour tous les «genres».

²¹ https://www.lemonde.fr/societe/article/2019/07/01/precarite-menstruelle-quand-j-ai-mes-regles-je-choisis-choisir-entre-manger-ou-rester-propre_5483562_3224.html

²² Cette question de l'accès aux vestiaires, aux toilettes des femmes, ou à des espaces non mixtes, «sécurisés» (*safe* si l'on veut employer un vocable chic) pour des hommes de «*genre féminin*» a provoqué de très violentes polémiques (et même des affrontements physiques) entre féministes et transgenres* au Royaume-Uni et aux Etats-Unis, preuve s'il en était que l'homme, même le plus *queer**, est perçu comme une menace physique dans des lieux réservés aux femmes ! Et la perception de cette menace, ou cette forte méfiance, a un fondement biologique sans aucun lien avec le «genre».

²³ L'analyse la plus définitive sur ce point, et la plus courte (90 secondes) est sans doute celle des Monty Python : <https://www.youtube.com/watch?v=sFBOQzSk14c> «Monty Python's The life of Brian - I want to be a woman»...

Toutes ces contradictions ne sont ni assumées ni discutées dans les milieux militants...

6) Différenciation sexuelle ou égalité des genres ?

D'un côté, certaines féministes affirment qu'il n'y a pas de différences fondamentales entre les sexes ; de l'autre, elles souhaitent en réalité une égalité des sexes... Il est en effet difficile de défendre une égalité des «genres», si le genre est un phénomène éphémère, sujet à des changements incessants et arbitraires. L'égalité des sexes a beaucoup plus de sens mais elle contredit le dogme du genre.

D'un côté, les féministes dénoncent le refus des pères biologiques de partager les tâches ménagères, de s'intéresser vraiment à leurs enfants (problèmes de santé, difficultés scolaires, jeux et lectures, tout cela relevant traditionnellement du domaine «réservé» à la femme-mère), mais aussi de payer des pensions alimentaires pour subvenir à l'entretien de leur progéniture, etc., ou de respecter les modalités de garde fixées par la justice ; de l'autre, elles voudraient (avec raison) que le père aille à des cours prénataux avec la future mère et assiste à l'accouchement de leur enfant ; qu'il prenne des congés parentaux égaux en durée à ceux de la mère ; qu'il porte le bébé sur son ventre dans la rue ; qu'il se lève la nuit pour changer les couches ou donner le biberon, etc.

Ces revendications visent à responsabiliser les pères biologiques (les **géniteurs**) et à leur faire assumer à la fois des tâches matérielles d'éducation des enfants et d'entretien du foyer. Elles ont aussi des objectifs plus vastes : faire partager aux hommes des préoccupations matérielles, mentales et psychologiques qui sont l'apanage des femmes depuis des millénaires ; si ces revendications étaient mises en pratique, à terme, elles entraîneraient des changements anthropologiques radicaux, bénéfiques pour les hommes et pour les femmes.

Ces revendications sont contradictoires avec l'assertion selon laquelle il n'existerait pas de différence biologique fondamentale, seulement des différences culturelles, entre les hommes et les femmes. Elles sont contradictoires avec l'assertion selon laquelle le père ou la mère biologique n'aurait aucune importance, et nous aurions seulement affaire à une question «culturelle» et «sociale». En effet, les liens étroits qu'entretiennent la plupart des mères avec leurs enfants ne sont pas simplement liés à des normes sociales, à un «formatage» idéologique, ou à des sentiments prétendument superficiels ou volatils : ils sont déterminés par un fait **biologique**, spécifique aux femmes, puisque le fœtus habite leur propre corps pendant plusieurs mois, en «sort» après que l'on coupe le cordon ombilical et qu'un certain nombre d'entre elles allaitent leur bébé²⁴... Ce qui ne sera jamais le cas des hommes, et c'est d'ailleurs pour des raisons **biologiques** que l'on a inventé des pratiques d'inspiration égalitaire comme l'haptonomie²⁵.

²⁴ Cela dit, dans les milieux féministes, certaines militantes croient que finalement l'humanité ne se serait pas accrue, depuis ses origines, dans le cadre de rapports hétérosexuels mais grâce à un autre mode de reproduction inconnu ou dissimulé par les partisans du «patriarcat». Pourquoi pas la parthénogénèse (mode de reproduction monoparentale chez certains insectes, voire même certains animaux, https://www.sciencesetavenir.fr/nature-environnement/la-parthenogenese-ou-comment-faire-des-petits-sans-male_8873) ? C'est du moins ce que m'affirma sérieusement une jeune féministe, lors d'un salon libertaire à Lyon. Cela rejoint d'ailleurs certaines thèses chrétiennes sur la nature des anges. Comme le conjectura le théologien Grégoire de Nysse (331-394), avant de commettre le fameux «péché originel», les êtres humains se seraient reproduits comme les anges, sans avoir de rapports sexuels. Ce «*mode de multiplication*» est, évidemment «*indicible et inimaginable selon des conjectures humaines*»... (Pour plus de détails on lira : «Le sens de la “division des sexes” chez Grégoire de Nysse» de Fernand Floeri, *Revue des Sciences Religieuses*, 1953, n° 27-2, disponible sur le site Persée.)

²⁵ Technique mise au point par un docteur néerlandais, Franz Veldman. Elle permet de créer, pendant la grossesse, à heure fixe, des liens, via des caresses sur le ventre et des échanges verbaux, entre le bébé et les deux parents (le bébé s'agite particulièrement à ces moments-là) et constitue une préparation à l'accouchement.

Ou alors, il faut clairement prôner une société où les femmes n'auraient aucun lien avec les enfants qu'elles mettraient au monde, pas plus que les hommes d'ailleurs... Il existe encore aujourd'hui quelques communautés traditionnelles (par exemple, sur l'île de Lifou en Nouvelle-Calédonie) et quelques sectes (les Mormons) où les «anciens» (tous mâles) décident d'attribuer les enfants d'une veuve à une autre femme que leur mère et surtout à un autre père social ; ou d'attribuer l'enfant d'une femme qui en a eu plusieurs à une autre qui est stérile. Mais de telles pratiques sont justement le fait de communautés... dominées par les hommes – ce qui ne me semble pas de très bon augure...

Les analyses fondées sur le «genre» prétendent à la fois déconstruire stéréotypes et préjugés sexistes (ce qui a priori semble renforcer la lutte contre l'oppression des femmes par les hommes) tout en faisant comme si les différences biologiques²⁶ pouvaient disparaître ou diminuer – ce qui est au minimum absurde. A moins de croire à la fabrication en laboratoire de nouveaux êtres humains (ce que certains appellent le «transhumanisme»), je ne vois guère comment les différences biologiques pourraient disparaître et **surtout quel en serait le bénéfique pour l'humanité.**

L'idée d'une humanité dont tous les habitants et les habitantes seraient «neutres» à la naissance, et où les différences entre eux auraient disparu relève à la fois d'une peur des conflits et des contradictions (bien en phase avec une partie de l'idéologie dominante qui voudrait nous faire croire que toutes les idées politiques et philosophiques sont respectables et équivalentes, voire interchangeable), mais aussi d'une utopie totalitaire d'un monde où nous serions tous transparents, sans mystère, sans secrets. Et où toutes les contradictions entre individus, voire entre groupes sociaux, auraient disparu...

7) Harcèlement sexuel, «Balance ton porc» et *metoo* : où est passé le «genre» ?

La campagne *metoo* n'a pas ciblé des personnes ayant un «genre» masculin, mais des hommes pourvus d'un pénis, particulièrement des hommes de pouvoir. Ces hommes harcèlent les femmes en vue de les obliger à ce qu'elles leur accordent ce qui s'appelle, par antiphrase sans doute, des «faveurs» sexuelles. Qu'il s'agisse du harcèlement sexuel mené par les hommes dans les entreprises, les transports ou la rue contre les femmes, **nous avons affaire à des rapports d'oppression, physiquement et psychologiquement violents, entre des individus de sexe masculin et d'autres de sexe féminin et non entre deux prétendus «genres».**

8) Qui dissocie l'érotisme du sentiment ? Et à qui cela profite-t-il ?

Les féministes se réclament toutes de Simone de Beauvoir, qu'elles considèrent comme une précurseure des «études de genre». Pourtant cette philosophe, qui s'efforça de nier les liens entre sexe biologique et comportements humains, écrivit à propos de l'érotisme féminin : *«L'homme peut facilement connaître des étreintes sans lendemain qui suffisent à la rigueur à calmer sa chair et à le détendre moralement²⁷»* ; il peut *«dissocier crûment l'érotisme et le sentiment, la chair et la conscience»*. La femme, elle, *«est rarement tout à fait sincère quand elle prétend n'envisager qu'une aventure sans lendemain tout en escomptant le plaisir, car le plaisir, loin de la délivrer, l'attache ; une séparation, fût-elle soi-disant à l'amiable, la blesse»* (*idem*).

Au-delà de relever ces contradictions, il y a peut-être une tâche plus importante : effectuer le bilan de l'évolution des rapports entre les sexes dans les sociétés capitalistes avancées.

Le capitalisme, en réalité, a réussi à récupérer les revendications féministes les moins révolutionnaires en favorisant un certain type d'égalité qui lui est totalement profitable : désormais le capitalisme promeut le modèle de la femme-cadre qui est une véritable tueuse au boulot, comme n'importe quel mec carriériste. La série coréenne *WWW* qui met en scène la concurrence entre les directeurs de deux moteurs de recherche fictifs nous présente des femmes-cadres obsédées par le profit

²⁶

Une camarade m'a fait remarquer que mon insistance sur l'existence des facteurs biologiques pouvait prêter à ambiguïté : *«Il me semble qu'il y a aussi un tas d'autres chaînons, à la fois matériels et psychologiques, entre le biologique et le purement idéologique. Un tas d'aspects de l'oppression des femmes ne sont pas automatiquement liés à leur biologie, sans pour autant être purement 'idéologiques', dans le sens de constructions mentales qu'il suffirait de changer. Un tas de facteurs matériels, sociologiques, psychologiques jouent leur rôle dans les comportements dits féminins et ils ne me semblent pas directement réductibles à la biologie.»* Je partage tout à fait son avis.

²⁷ *Le deuxième sexe*, tome II, *L'expérience vécue*, Gallimard 1949.

de leurs entreprises respectives. Leurs méthodes et leur mentalité n'ont rien à envier à celles de n'importe quel exploitateur mâle. Et les rôles sont inversés : un jeune musicien talentueux veut absolument se marier alors que sa copine cadre sup' refuse toute relation stable et légale ; un époux, que sa femme n'a jamais aimé, se languit de son épouse qui est aussi une patronne sans pitié ; et une lobbyiste-femme d'affaires se réjouit d'être enfin veuve car son mari était nul dans le business – ce qui lui permet de traiter d'égal à égal avec les politiciens mâles et les patrons masculins.

Dans le domaine sentimental aussi, on voit, le modèle classique du «prédateur» masculin, ou au moins du mâle allergique à toute attache, être imité, en mode mineur évidemment, par les femmes. Il existe désormais un tourisme sexuel exotique pour les femmes de la petite bourgeoisie ; des agences d'escorts pour les femmes plus riches ; et des comportements féminins assez semblables à ceux des mâles effrayés par l'établissement du moindre lien stable avec l'autre sexe.

Bref, l'évolution des rapports hommes/femmes ne semble pas aller dans le sens de l'égalité des sexes, mais plutôt de la généralisation des «*étreintes sans lendemain*» pour «*calmer sa chair*», décrites par Beauvoir. Et sur ce point-là, les féministes, comme les marxistes et les anarchistes les plus radicaux, quand ils dénoncent les attachements sentimentaux entre les êtres humains, ou les jeux de la séduction comme des manipulations aliénantes et sexistes, n'apportent-ils pas de l'eau aux moulins du Capital ?

Genre et race : un même combat rétrograde

Dans les discussions autour de ces deux catégories, «genre» et «race» dite sociale, on retrouve les mêmes ambiguïtés et les mêmes situations absurdes : sur quels critères (sinon pseudo-biologiques) différencie-t-on un «Blanc» d'un «non-Blanc» quand on prétend organiser une réunion réservée aux «racisés» ?

Les catégories comme celles du «genre» ou de la «race sociale» permettent en réalité le maintien et même le renforcement de discours ethniques raciaux d'un côté, «féministes» de l'autre. On attribue alors à une race ou à un «genre» dominés toutes les qualités, alors que la race sociale dominante, ou le genre dominant, se voient généreusement attribuer toutes les tares. Dame Nature²⁸ et Dame Biologie reviennent au premier plan de la scène, mais travestis (si j'ose dire...), en Icones Révolutionnaires.

Vanter les mérites de va-et-vient réguliers entre plusieurs «genres» (traduire : plusieurs rôles sociaux masculins et féminins) et plusieurs orientations sexuelles (hétérosexuelle, homosexuelle, lesbienne, bisexuelle, etc.) ne pose pas de problèmes **politiques** particuliers. L'individu est seul concerné, et la société n'a pas à contrôler ses fantaisies. Du moins tant que ces va-et-vient ne se terminent pas par des opérations (ajout d'un utérus, d'un pénis et ablations correspondantes) définitives, **irréversibles**²⁹, et dont les effets positifs sont difficiles à cerner. Dans ce dernier cas, la société est concernée parce qu'il s'agit de protéger les individus contre eux-mêmes, ou contre des charlatans, psychiatres ou chirurgiens.

En effet, aucun psychiatre ne peut garantir que l'équilibre mental³⁰ d'un individu invoqué pour justifier ces interventions chirurgicales (si l'on met à part le cas des hermaphrodites qui naissent avec deux sexes – et même dans ce cas le succès n'est pas inéluctable) serait **garanti** par ce type d'opérations. Une réflexion politique collective s'impose, même si certains psychiatres et médecins sont, eux, catégoriques : selon Lawson Wilkins, un médecin pédiatre et endocrinologue qui collabora avec John Money, «*le genre – masculin ou féminin – dans lequel un enfant est élevé, est le facteur dominant qui détermine la future orientation psychosexuelle*» mais Michal Raz qui le cite ajoute : «*à condition, bien sûr, que ses organes génitaux externes soient conformes, ou deviennent conformes par les interventions*

²⁸ On remarquera que ce retour du culte de la Nature (parée de toutes les qualités jugées traditionnellement «féminines», bien sûr) passe aussi fréquemment par une défense quasi religieuse de l'écologie («l'écologisme») et l'apologie des vertus des «peuples premiers», censés être plus proches de la Nature.

²⁹ Il est pour le moins curieux de voir les partisans d'une «identité de genre» et d'une orientation sexuelle fluctuante en permanence défendre en même temps une opération irréversible qui empêchera les personnes opérées de bénéficier de cette «liberté de choix» que ces féministes prétendent tant chérir...

³⁰ En matière de souffrance psychologique, les hétérosexuels (quel que soit leur sexe) ne bénéficient **d'aucun «privège»**... Les statistiques des suicides et les hôpitaux psychiatriques en témoignent abondamment.

au sexe choisi». On a donc affaire là à un «sexe psychologique» (plus clair que «genre»), quelle que soit l'habileté du chirurgien !

Aucune opération ne transformera jamais un homme biologique en femme biologique, et vice versa. Il ne faut pas confondre changement de carte d'identité (qui implique uniquement de remplacer la mention «masculin» par «féminin» – ou «neutre³¹» – sur un bout de papier ou de plastique) et changement biologique (qui relève de la science-fiction). Que ce type d'opération chirurgicale devienne une revendication militante, voire soit présentée comme un droit humain, montre à quel point ses promoteurs sont engagés dans une dynamique parfaitement cohérente avec le système capitaliste marchand, la fragmentation sociale, l'identitarisme et l'individualisme forcené qu'il promet.

Quant au terme pompeux d'«intersectionnalité», il relève, en tout cas pour ce qui concerne les militants gauchistes et anarchistes, de la fascination et de la quête perpétuelle d'UNE théorie qui expliquerait l'ensemble des phénomènes sociaux grâce à un seul kit d'explication (ici classe/race/genre³²). Certains critiques avancent l'hypothèse que les théories du «genre» et «l'intersectionnalité» offriraient un nouveau «grand récit» à celles et ceux qui sont en quête de mythologies politiques. A mon avis, les féministes sont politiquement trop hétérogènes pour entrer dans cette catégorie, mais cette hypothèse s'applique certainement à de nombreux gauchistes ou anarchistes.

Vouloir expliquer toutes les formes d'exploitation et de domination depuis les origines de l'humanité par une théorie unique, ou une seule approche théorique, même si elle se prétend révolutionnaire, me semble une tentative vaine voire néfaste³³. De plus, l'intersectionnalité fourmille de contradictions, puisque ses partisans prônent une fluidité permanente des identités sexuelles mais veulent en même temps imposer des identités raciales rigides³⁴ (Noirs/Blancs/Marrons, et autres fariboles racialistes) !

Pour Patricia Hill Collins, *«tous les groupes sont dotés de degrés variables de privilèges et de handicaps»* ; *«selon le contexte, un individu peut être un oppresseur, un membre d'un groupe opprimé, ou simultanément un oppresseur et un opprimé»*. *«[...] La matrice de domination générale abrite de multiples groupes, chacun faisant l'objet de handicaps ou de privilèges différents, donnant lieu à des points de vue partiels correspondants, des connaissances spécifiques, et pour des groupes subordonnés*

³¹ Un certain nombre de pays reconnaissent déjà le genre voire le sexe neutre (Australie, Allemagne, Argentine). Mais Facebook a pris de l'avance puisqu'il reconnaît, pour le moment du moins, 52 identités de genre ! <http://www.slate.fr/culture/83605/52-genre-facebook-definition>

³² Les partisans de l'intersectionnalité ne s'intéressent ni aux diverses formes, ni à l'histoire, de la haine contre les Juifs (qui ont conduit à diverses formes de judéophobie et d'antisémitisme), éléments pourtant fondamentaux pour comprendre les autres racismes et les discriminations qui leur sont liées. L'antisémitisme ne rentre pas dans leur grille de lecture schématique qui exploserait s'ils devaient chercher à expliquer sérieusement l'antisémitisme et le combattre.

³³ Cette affirmation est sans doute trop générale. En effet les militantes du groupe anglais Feminist Fightback adoptent un ton modeste quand elles décrivent les raisons pour lesquelles elles ont abandonné en 2007 l'étiquette de «féministes socialistes» pour celle, plus juste à leur avis, de «féministes intersectionnelles». Néanmoins, renoncer à la référence «socialiste» dans leur appellation marque un recul, même si cette régression est présentée comme un moyen de mieux comprendre (et de mieux lutter contre) les différentes formes d'oppression et d'exploitation. Les exemples que les auteures fournissent pour illustrer comment l'intersectionnalité leur a permis d'avoir une position plus claire dans les combats féministes ne sont pas convaincants du tout, même si ces camarades sont très loin d'avoir l'arrogance habituelle des gauchistes. (Cf. <http://www.feministfightback.org.uk/is-intersectionality-just-another-form-of-identity-politics/>).

³⁴ Sur l'influence néfaste des recensements raciaux (et bientôt sexuels) aux Etats-Unis on lira «Quelle est votre race ? Des statistiques aux identités» de Benoît Bréville dans *Le monde diplomatique* de juillet 2019.

clairement identifiables, des connaissances subordonnées. Aucun groupe n'a un angle de vue clair. Aucun groupe ne possède la théorie ou la méthodologie qui lui permettrait de découvrir la "vérité" absolue³⁵».

Si l'on suit la démarche de cette féministe intersectionnelle, les luttes sociales se résumeraient à des combats juridiques menés par une infinité de mini-groupes, voire par des individus, aux particularités spécifiques qui n'arriveront sans doute jamais à définir de buts communs et encore moins universels.

Dans un tel cadre, chaque personne défend des intérêts singuliers et conflictuels qu'elle ne peut satisfaire qu'en menant une bataille individuelle dans le cadre juridique et qu'en tentant de changer un par un la mentalité des oppresseurs... **dont elle fait elle-même partie**³⁶ ! Comment une telle perspective peut-elle inciter quiconque à rejoindre des combats collectifs radicaux ?

Et bell hooks nous conduit dans la même impasse quand elle décrit l'interaction entre le capitalisme et l'oppression de race, de classe et de genre: «*Le fondement idéologique qu'ils partagent, c'est-à-dire une croyance en la domination et en les notions de supérieur et d'inférieur, qui sont des éléments de tous ces systèmes. Pour moi, c'est comme une maison, ils partagent la fondation, mais la fondation, ce sont les croyances idéologiques autour desquelles la domination se construit*³⁷».

Une telle perspective de l'oppression, qui repose sur des fondations immatérielles et serait de surcroît dictée par des intérêts individuels, est **incompatible** avec une perspective politique selon laquelle capitalistes et travailleurs s'affrontent dans une lutte permanente fondée sur des intérêts de classe inconciliables. Même si certaines féministes utilisent un langage marxisant, elles soutiennent, dans la pratique, des **alliances interclassistes**, qu'elles baptisent du joli nom de «transversales»³⁸. Ces alliances ne peuvent qu'aboutir à la domination sociale des éléments petits bourgeois chez les «représentantes» de ses mouvements.

De nombreuses féministes souhaitent faire appliquer les lois déjà existantes (de plus en plus favorables aux femmes à l'échelle mondiale) mais aussi en imposer de nouvelles qui iraient encore plus loin ; à cette fin, elles veulent accorder plus de force aux juges et aux institutions répressives, correctrices et punitives (prison, rééducation volontaire sous la forme de stages où l'on incite les individus à réfléchir sur leurs délits et leurs crimes, etc.). Changer les individus, un par un, en s'appuyant sur des pressions institutionnelles, morales et éducatives n'aura sans doute pas uniquement des effets négatifs – reconnaissons-le. Mais l'on doit se demander si des luttes collectives, impliquant

³⁵ *Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment* (1990) ; en français : *La pensée féministe, noire*, Editions du remue-ménage, 2016. Trois articles de cette auteure sont disponibles en ligne et en français : <https://www.cairn.info/publications-de-Patricia-Hill%20Collins--77865.htm>

³⁶ Dans «Towards a new vision : race, class and gender as categories of analysis and connection» (disponible en ligne) Patricia Hill Collins cite en exergue cette phrase d'une autre féministe afro-américaine, Audre Lorde (1934-1992) : «*Le véritable objectif du changement révolutionnaire n'est jamais simplement de mettre fin aux situations d'oppression auxquelles nous cherchons à échapper, mais cet élément de l'opresseur qui est implanté au plus profond de chacun de nous.*» et revient plusieurs fois sur cet «*élément de l'opresseur qui est implanté au plus profond de nous.*» Une telle vision individuelle de l'oppression et de la domination rend difficile une prise de conscience des effets positifs des luttes de classe collectives. (Pour ceux que cela intéresse, *Sister outsider : essais et propos d'Audre Lorde : sur la poésie, l'érotisme, le racisme, le sexisme* est paru en 2003 aux éditions Mamamelis.)

³⁷ *Talking back : Thinking Feminist, thinking Back*, South End Press, 1989.

³⁸ Ainsi Patricia Hill-Collins écrit très clairement que les chercheuses féministes «*considèrent que ces conditions matérielles, communes à toutes les femmes, transcendent les divisions créées par la race, les classes sociales, la religion, l'orientation sexuelle et l'ethnicité, fondant ainsi l'existence d'un point de vue féminin que se chargent de relayer une conscience et une épistémologie féministes*» («La construction sociale de la pensée féministe noire»).

hommes et femmes, sur des bases universalistes et de classe, n'auraient pas des effets plus durables et plus profonds que ce **poliquement généralisé des mœurs et des mentalités** que nous proposent la plupart des féministes y compris les plus radicales.

Il est dommage que les camarades d'Angry Workers of the World se montrent aussi prudents et diplomates vis-à-vis du jargon universitaire et des théories sur le genre et «l'intersectionnalité». S'ils veulent ne pas apparaître sectaires et faire preuve de pédagogie, je crains que leur démarche (inspirée par le marxisme «opéraïste³⁹», tournée vers l'enquête ouvrière et la participation concrète aux luttes de classe) ne séduira jamais ces jeunes hommes et jeunes femmes de gauche qui croient comprendre et pouvoir changer le monde en jargonnant comme les universitaires qui les ont formés – ou les forment en ce moment même.

Nature des mouvements identitaires

Comme me l'écrit un camarade *«on pourrait se demander si cette mode (ou peut-être même, cette tendance lourde) ne repose pas sur un fondement social: de nombreux jeunes universitaires de rang inférieur, dans le secteur exclusivement des sciences humaines, cherchent une place reconnue publiquement en publiant dans des revues spécialisées mais aussi en tentant de se faire connaître dans des médias plus larges – et ce d'autant qu'ils sont trop nombreux sur le marché du travail. Comme ils ne veulent pas “s'abaisser” à être profs des écoles (instituteurs) ou assistants sociaux, ou des boulots de ce genre, pourtant utiles mais pas très bien payés, ils tentent de se forger des niches dans le marché identitaire à grands coups de jargon et de proclamations radicales.»*

C'est d'ailleurs la conclusion à laquelle arrivent aussi certains anarchistes britanniques : *«Les Identity politics sont un outil des classes moyennes. Leurs représentants, instruits et beaux parleurs, en usent et en abusent ouvertement pour asseoir, et maintenir, leur propre pouvoir par la politocailleterie, le dogme et le harcèlement. Ce qui révèle, malgré eux, les origines aisées de ces activistes, c'est non seulement leur usage de termes académiques mais aussi leur arrogance et leur assurance lorsqu'ils abusent du temps et de l'énergie d'autres militants pour détourner l'attention sur eux et leurs ressentis⁴⁰. Évidemment, le manque de conséquence de leur éthique, une certaine fragilité et une obsession marquée pour le “safe” et le langage plutôt que pour les conditions matérielles d'existence et les changements significatifs sont d'autres particularités qui trahissent l'origine de classe de beaucoup de militants des politiques de l'identité. Il existe une fausse équivalence entre l'appartenance aux Incontestablement*

³⁹ L'*operaismo*, ou opéraïsme (qui ne peut être traduit en français par «ouvriérisme», trop restrictif et péjoratif) est un courant politique spécifiquement italien créé autour de la revue *Quaderni Rossi*, créée à Turin en septembre-octobre 1961 par une équipe d'intellectuels autour de Raniero Panzieri (1921-1964), membre de la gauche du Parti socialiste italien (PSI). Elle regroupait des militants politiques expérimentés venant du PSI comme Luciano della Mea (1924-2003) ou Toni Negri (1933-), du Parti communiste italien comme Mario Tronti (1931-), de la gauche chrétienne et de la gauche syndicale de la CGIL (Confédération générale italienne du travail), et des jeunes militants. Une première scission entre Tronti et Panzieri entraîna la création de la revue et du groupe *Classe Operaia* (janvier 1964 - mai 1967). *Quaderni Rossi* s'arrête en 1966. Outre les revues précitées, à partir de 1967, ce mouvement se structurera en groupes d'intervention alliant militants extérieurs et noyaux ouvriers combattifs, opposés aux syndicats et aux partis politiques de gauche. Lors de la saison de luttes ouvrières 1968-1969, l'opéraïsme donna naissance à deux des trois grands groupes politiques Lotta Continua et Potere Operaio. Bien que l'opéraïsme soit resté un courant politique spécifiquement italien, les deux groupes précités eurent des organisations sœurs en Allemagne, Suisse et Royaume Uni. La revue allemande *Wildcat* qui est assez proche des camarades d'*Angry Workers of the World* est l'une des rares à se revendiquer encore de ces idées aujourd'hui (NdT).

⁴⁰ Cette question du «ressenti» envahit tous les domaines de la vie quotidienne comme du militantisme. De la météo (avec ses températures «ressenties» !!) au féminisme en passant par les émissions de télé-réalité.

Opprimés et l'appartenance à la classe ouvrière. À l'opposé, beaucoup, parmi les Incontestablement Opprimés, épousent des valeurs libérales, qui trouvent leurs origines dans l'idéologie capitaliste bien plus qu'elles n'ouvrent des perspectives émancipatrices. Une politique fondée sur l'accès et l'utilisation du langage adéquat, du bon ton et des bons codes est intrinsèquement un outil d'oppression. Sans aucun doute, elle ne représente pas ceux au nom desquels elle prend la parole, ceux qui se trouvent en bas de l'échelle sociale. Une analyse anarchiste considérerait que même si une personne est issue d'une catégorie opprimée, ses choix politiques, ou les demandes qu'elle fait au nom des Incontestablement Opprimés, peuvent malgré tout être purement libéraux, bourgeois et pro-capitalistes⁴¹.»

Et je terminerai par une remarque d'un autre camarade:

«Il semble que l'Université est un monde clos dont il n'est possible de s'échapper qu'en en exportant le fonctionnement et en l'appliquant sur l'extérieur et ce de la même façon que l'on en a reçu l'enseignement. Ainsi se reproduit le rapport "Je sais, tu ne sais pas ; écoute et apprends." A cette attitude se rajoute l'obéissance à un non-dit : le rapport aux masses, vers lesquelles il faut aller. Un exemple, l'amour de l'estrade durant les meetings.

«Mais aujourd'hui les choses ont changé, la classe moyenne instruite (éduquée) est devenue suffisamment importante pour qu'elle forme masse en tant que telle et alors les rapports de classes s'étioilent. D'où l'arrivée d'injonctions théoriques, quasi terrorisantes, qui font l'impasse sur les rapports de production, ne conservant que ceux de sujétion. Encore que ! On dénonce, de manière totalement justifiée, des rapports de sujétion mais on occulte ceux produits, cultivés par l'Etat à qui ces procureuses (sic) réclament d'y mettre fin. C'est à mon avis la contradiction majeure de tous ces comportements théoriquement absolus. Hors des textes théoriques, des études de genre, de l'intersectionnalité, pas de salut.»

Lutter pour une révolution sociale implique évidemment de parler un autre langage que celui des prétendues «élites» universitaires et étatiques, et ne pas croire, ni faire croire, que le discours crée le réel, ni qu'il suffirait de modifier les mots, la grammaire et l'orthographe pour changer la société. C'est aussi s'opposer à certaines pratiques telles que le lobbying ; la promotion de spécialistes, de chefs ou de patrons issus des «minorités» ; la médiatisation permanente qui encourage le carriérisme ; la course aux subventions municipales ou gouvernementales qui facilite une lente intégration à la classe politique, etc. En dehors des luttes collectives et contrôlées en permanence par la base, point de salut ! Et comme le souligne mon interlocuteur précité :

«Evitant la question des rapports de production, donc les rapports de classe, évitant, contournant la question de l'Etat, ces groupes ne sont pas dans une contestation de la situation générale ; ils ne sont pas dans une recherche d'une société plus juste ; ils sont simplement dans la revendication d'une place au soleil pour eux seuls et contre les autres, c'est au fond une attitude très libertarienne, le néolibéralisme appliqué aux minorités.»

Y.C., 7 août 2019

⁴¹ <https://ravageeditions.noblogs.org/post/2019/01/12/contre-lanarcho-liberalisme-et-la-malediction-des-identity-politics/>.

*** Articles publiés**
dans la revue *Ni patrie ni frontières*
et sur les sites mondialisme.org et npnf.eu

- «Sur le racisme institutionnel»
- «La racialisation des questions sociales mène à une impasse»
- «Sur les questions noires dans l’Hexagone»
- «Noirs de France : ébauche d’une chronologie»
- «Du “Black-Blanc-Beur” à la “race sociale”, la confusion s’épaissit chez les gauchistes gaulois»,
- Une série d’articles sur le Black Panther Party : «Sur l’histoire des Panthères noires : introduction» ; «Résumé critique d’une conférence de David Hilliard en 2015» ; «A propos de Paul Alkebulan, *Survival pending revolution, The history of the Black Panther Party* ; «A propos de *Will you die with me ?* de Flores Alexander Forbes» ; «A propos de Evans D. Hopkins, *Life after life. A story of rage and redemption* ; «Sur les "programmes de survie" du BPP»
- «Ecriture «inclusive» ou posture élitiste au service de l’idéologie dominante ?»
- «Sur l’écriture inclusive et son sous-texte politique»
- «Dis maman, dis papa, dis maman, ça vient d’où la féminisation et la genrisation de l’orthographe ? Et à quoi ça sert ?»
- Adolph Reed Jr. : «De la “transgenre” Caitlyn Jenner à la “transraciale” Rachel Dolezal : pour les féministes et les Identitaires raciaux américains y aurait-il de bons et de moins bons “trans” ?»
- «Du “Black-Blanc-Beur” à la “race sociale”, la confusion s’épaissit chez les gauchistes gaulois»